

# Une panique à Delémont en 1791

Autor(en): **A. D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 20

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256139>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Une panique à Delémont en 1791

En France, la Révolution commençait ses fureurs. Le peuple, égaré, se portait aux derniers excès contre les nobles, le clergé, les couvents et tout l'ancien régime. On massacrait les prêtres et les nobles après avoir pillé leurs maisons. En juillet 1791, une bande de paysans de la Haute-Alsace, brûlèrent le château de Sappois le Haut, après l'avoir entièrement dévalisé. Tout le Sundgau était en révolte. L'incendie dévorait les châteaux. de toutes parts on voyait de sinistres lueurs et des milliers de réfugiés dans l'Evêché de Bâle apportaient l'épouvante et la terreur. Les paysans d'Alsace étaient accourus en armes du fond des vallées de Massevaux et de St-Amarin et s'étaient dirigés en masses tumultueuses sur Ferrette, capitale du Sundgau. La vue du château avec ses puissantes tours et ses fortifications formidables qui émergeaient à l'horizon et dominaient au loin le pays leur personnifiaient encore la puissance féodale que la Révolution pourchassait à outrance. Les paysans s'en emparèrent et le détruisirent en partie. Après avoir saccagé le bailliage et ses dépendances, ils brûlèrent les maisons du château situées au faubourg, ils amoncelèrent les riches et nombreuses archives du comté de Ferrette, conservées depuis des siècles et y mirent le feu. Après avoir dansé autour du brasier en chantant la Carmagnole, ils se partagèrent les déponilles. Ils mirent ensuite le feu à la maison du dernier bailli de Ferrette, M. Gérard, qui parvint heureusement, avec sa famille,

à gagner Delémont où il apporta la terreur dans l'esprit des braves bourgeois.

Après avoir saccagé et brûlé Ferrette, les fanatiques révolutionnaires, paysans d'Alsace, se portèrent sur le monastère cistercien de Lucelle qui fut pillée par eux. Sachant que le bailli de Ferrette, M. Gérard, avait eu le temps de fuir à Delémont où il trouva la sécurité, les paysans alsaciens, furieux de n'avoir pu le faire prisonnier, menacèrent les bourgeois de Delémont de venir en masses compactes se ruer sur leur ville et de brûler le château des évêques de Bâle, bâti en 1719 par la prince Jean-Conrad de Reinach. L'alarme fut indescriptible dans la ville à cette annonce. On sonna le tocsin, les cloches de St-Marcel annoncèrent à toute la Vallée les graves événements qui se préparaient. En vain M. Gérard voulait rassurer les bourgeois en leur disant que la France, qui n'était pas en hostilité avec l'Evêché, ne permettrait pas ces excès sur un territoire neutre. Ce qui augmentait les craintes des bourgeois de Delémont, c'était l'arrivée à Porrentruy d'un corps de 500 autrichiens, appelés par le prince-évêque Joseph de Roggenbach, pour protéger l'Evêché contre les criminels attentats de Rengguer de la Lime et autres révolutionnaires ses complices, qui ne cherchaient que la ruine de la Principauté de Porrentruy.

À Delémont on était dans l'anxiété et on s'attendait à chaque instant à voir les pillards d'Alsace arriver aux Portes de la ville. La Porte au Loup, la Porte Monsieur, celle des Moulins furent fermées et fortifiées. Le Magistrat, peu confiant dans les assurances

du prince, se rendit à l'Hôtel-de-Ville pour discuter sur l'événement et délibérer sur les mesures à prendre afin de se mettre à couvert de toute invasion. Le maître-bourgeois en charge, Gaspard Marchand, surnommé le Petit Marchand, opina qu'il fallait armer tous les bourgeois, les exercer au manieement des armes afin de pouvoir repousser glorieusement l'agression des paysans d'Alsace. Son avis prévalut. Incontinent l'appareteur fit annoncer aux bourgeois de se rendre dans la rue de Condemène, (appelée aujourd'hui rue de l'Hôpital), pour les exercices militaires. Marchand harangua les bourgeois et les encouragea à se bien défendre en cas d'attaque. Cependant les bourgeois delémontains avaient bien des fusils, mais n'avaient pas de poudre, pas de balles, pas de munitions. Ils murmuraient tout bas, n'osant rien dire, craignant de blesser l'honorabilité des magistrats. Enfin un perruquier, nommé Chèvre, qui avait beaucoup voyagé et à qui l'audace et le franc-parler ne manquaient pas, fit observer au Maître bourgeois Marchand, qu'il ne servait à rien de faire prendre les armes à toute la bourgeoisie, de se mettre en état de défense contre les futures agressions, si l'on n'avait ni poudre, ni balles, ni plomb pour en fabriquer. Le Maître bourgeois, tout surpris de cette importante remarque, à laquelle nul n'avait songé, répondit que les magistrats avaient commandé de la poudre et du plomb à Bâle et que le mercredi de la semaine suivante tout serait prêt. Surpris de cette si sage réponse Chèvre, le perruquier, lui répliqua malicieusement : « Dans ce cas, il faut faire savoir à Messieurs les Brigands

Toutefois sa bonne humeur, son entrain au plaisir et sa vie facilement ouverte, lui gagnèrent promptement des amis, ou plutôt de joyeux compagnons dans la colonie européenne du Caire, et particulièrement dans le corps diplomatique auquel il appartenait désormais.

Satisfait de la prompté soumission de son fils, M. de Verneuil a largement fait les choses pour son installation. Aussi le jeune attaché d'ambassade a-t-il fort grand air, soit qu'il monte sa magnifique jument arabe à la robe luisante, à l'œil de feu ; soit qu'il se promène dans la victoria à ses armes, sur la route bordée de mimosas gigantesques qui conduit à la pointe de Gezireh — le Longchamp égyptien.

Luc emploie ses heures de liberté à éprouver les distractions de tous genres qu'offre aux étrangers la capitale de l'Egypte. Depuis la pittoresque cohue où, entre les lions d'airain qui gardent le pont du Nil, dans le décor féerique versé par le soleil d'Orient sur

Feuilleton du *Pays du dimanche* 18

## Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

XI

Luc avait accepté, beaucoup plus facilement que ne l'avait craint M<sup>me</sup> de Verneuil, l'ultimatum posé par son père de faire choix d'une carrière.

L'oisiveté commençait-elle à lui peser ?... Avait-il honte de l'inutile emploi de sa vie ? Ou tout au fond de lui-même était-il désireux d'échapper à l'affection inquiète de sa mère et au contrôle sévère de son père ?... C'était son secret ! Peut-être même, sans qu'il s'en doutât, y avait-il un peu de tout cela dans sa détermination.

Quoiqu'il en soit, l'idée émise un jour par Chantal avait eu ses préférences ; grâce à

la position de son père et aux puissantes influences que celui-ci avait pu mettre en jeu, Luc venait de passer avec succès un dernier examen : il entrait dans la diplomatie et devait partir bientôt pour l'Egypte.

Le choix du jeune homme impliquait nécessairement, et à brève échéance, la séparation des siens. Et cette perspective d'éloignement, qui affligeait si profondément sa mère, était précisément ce qui avait eu raison de la paresse de Luc à se créer une situation. Moins il avait été retenu, plus il se sentait assoiffé de liberté. Il n'avait pas été armé pour la lutte. Habitué à ce que tout pliât autour de lui et cédât à sa fantaisie ou devant son bon plaisir, le fils du banquier ne possédait que bien confusément la notion du devoir, et plus encore il en ignorait la pratique. Aussi avait-il horreur de toute espèce d'effort, principalement de l'effort sur soi-même, sans lequel cependant toute vie est vouée à la stérilité et trop souvent dépravée par le vice.